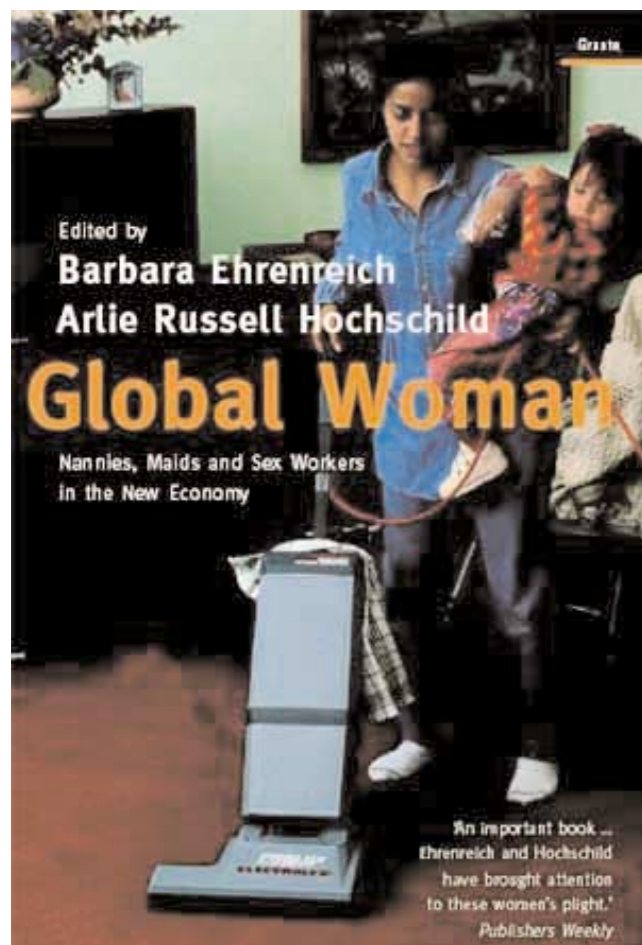


« Femme globale », une vérité qui dérange

ELLES VIVENT AU NORD, ET SONT CADRES, FONCTIONNAIRES INTERNATIONALES, PROFESSEURES D'UNIVERSITÉ. ELLES VIENNENT DU SUD ET SONT NOUNOUS, GARDES-MALADES OU EMPLOYÉES DE MAISON. LA LIBÉRATION DES FEMMES OCCIDENTALES DÉPEND-ELLE D'UN NOUVEAU MODE D'EXPLOITATION DES FEMMES DU SUD ?
ECLAIRAGE.



EHRENREICH Barbara and RUSSELL HOCHSCHILD Arlie (Editors), *Global Woman. Nannies, Maids and Sex Workers in the New Economy*, Granta Books, 2003, London, 328 pages.

PAR MERCEDES LIMON



MERCEDES LIMON est journaliste, spécialiste de l'Amérique latine et des nouveaux mouvements sociaux.

« Femme globale » : ces deux mots résonnent comme une célébration du progrès et de la réussite. Ils évoquent des *superwomen* en tailleurs Chanel, marchant d'un pas décidé sur les tapis roulants d'un aéroport international, l'ordinateur portable en bandoulière, le *Palm Pilot* à la main et le parfum à la mode dans les cheveux. Hôtels cinq étoiles, limousines, clubs de golf et jet privé : à tout instant, des publicités scintillantes les accompagnent dans leurs périples autour du globe, esquissant un cadre de vie où tout n'est qu'épanouissement et succès. Cadres supérieures, fonctionnaires des Nations unies, grands reporters : elles sont les visages de la féminisation et de la mondialisation heureuses.

Mais il y a d'autres « femmes globales », des personnes dont on ne trouve le modèle sur aucune publicité d'aéroport et qui se glissent, comme notre mauvaise conscience, dans cet univers mondialisé. Elles aussi voyagent beaucoup et travaillent dur. Elles sont nounous, bonnes, gardes-malades ou prostituées.

En 2003, Barbara Ehrenreich, l'une des plus célèbres journalistes américaines, et Arlie Russell Hochschild, professeur de sociologie à Berkeley, ont subverti le concept idéalisé de la « femme globale » en déplaçant le projecteur sur ces immigrées « prestataires de services ».

Près de la moitié des 120 millions d'immigrés, légaux ou clandestins, dans le monde sont en effet des femmes. Dans certains pays, comme les Philippines, la proportion de femmes est même largement prédominante. Certaines cherchent dans l'émigration une plus grande autonomie par rapport à leur famille ou à leur clan. Contrairement à une idée reçue, une partie importante des migrantes ont davantage de formation que les hommes et beaucoup estiment que leur exil dans les pays riches leur procurera davantage

de possibilités que dans des sociétés bloquées par le machisme et le traditionalisme. La plupart des femmes, toutefois, sont contraintes de partir pour échapper à la misère et à l'oppression ou pour assurer des revenus suffisants à leurs enfants restés au pays. Des centaines de milliers d'entre elles sont happées, chaque année, dans des réseaux criminels de traite humaine qui les envoient dans les ateliers clandestins ou les hôtels de passe.

Comme le soulignent les auteurs de *Global Woman*, la mondialisation a considérablement accru les disparités de revenus, non seulement entre le Nord et le Sud, mais aussi à l'intérieur du « Tiers-monde », entre les régions émergentes et les zones restées en marge de la croissance et de la modernisation. A Hong Kong, la rémunération d'une employée de maison philippine est quinze fois plus élevée que celle d'une institutrice à Manille. Le différentiel de salaires et d'emplois crée le mouvement. Une théorie des vases communicants entre la prospérité et la pauvreté.

Mais dans ces études sur les déplacements mondiaux de la population féminine, il y a « une vérité qui dérange » : c'est en grande partie la « libération » de la femme au Nord et son insertion croissante dans le marché de l'emploi qui attisent l'exploitation de ces immigrées.

Aux Etats-Unis, en Europe et au Japon, près de deux tiers des mères de famille ont un emploi en dehors de la maison et, depuis les années 1970, leur temps de travail s'est allongé. Par ailleurs, le partage des tâches familiales entre conjoints reste très déséquilibré : en dépit du discours convenu sur les « nouveaux hommes », la femme continue le plus souvent à prester une double journée.

LA MONDIALISATION DE L'AFFECTION

La faute n'est pas seulement individuelle, elle est collective. Cette transformation fondamentale de la vie des femmes n'a pas été accompagnée de politiques publiques adéquates. Les failles du système social, tout particulièrement aux Etats-Unis, le manque de crèches ou la limitation des congés parentaux, ont transformé le travail féminin en une épuisante course d'obstacles. Il faut encore ajouter à ce panorama l'augmentation vertigineuse du taux de divorces et, le plus souvent, la « cession » à la femme, et à elle seule, des responsabilités parentales.

La société occidentale souffre ainsi d'un « déficit de temps » qui débouche sur ce que les auteurs appellent le « care deficit ». La difficulté pour les femmes et surtout pour les mères d'assurer leur rôle face aux attentes de leurs enfants et de la société transforme les nounous et les bonnes du Sud en « fournisseuses de tendresse,

d'attention et de soins ». Les migrations reflètent ainsi une « mondialisation des sentiments », une sous-traitance de l'amour maternel des femmes aisées et hyperactives du Nord à des femmes du Sud.

Ce marché de la « compensation affective » est loin, toutefois, d'exprimer une équation vertueuse entre l'offre et la demande. Souvent, les femmes migrantes, contraintes de s'éloigner de leurs propres enfants, se perdent dans la confusion des sentiments et vivent un véritable drame. Elles savent qu'en donnant de l'affection aux enfants qu'elles gardent dans le Nord, elles privent les leurs de leur droit à la tendresse maternelle et prennent le risque de les condamner à une vie disloquée : « Selon des études menées aux Philippines, où un enfant sur trois vit dans un ménage que l'un des parents a quitté pour l'étranger, les enfants sont moins bons à l'école, ils ont l'air perdu et, bien plus que la moyenne, sont enclins au suicide ou à la délinquance. (...) Certains éprouvent un sentiment d'injustice lorsqu'ils réalisent ce que leur mère a donné à des enfants européens, américains, japonais ou des pays du Golfe » (1).

L'inégalité est au cœur de cette relation entre la femme du Nord et la femme du Sud. Et elle touche aux sentiments les plus intimes. L'amour apparaît comme une ressource limitée, non renouvelable, « inégalement distribuée, une ressource qu'on extrait d'un endroit au profit d'un autre » (2).

« Dans une certaine mesure, observent Barbara Ehrenreich et Arlie Russell Hochschild, la globalisation de la garde des enfants et du travail domestique rassemble les femmes ambitieuses et indépendantes du monde : d'un côté, la femme carriériste de la classe moyenne supérieure de la nation riche et, de l'autre, la femme entrepreneuse issue d'une économie délabrée postcommuniste ou du Tiers-monde. Mais elle ne les unit pas comme auraient voulu l'imaginer les féministes de la deuxième vague – comme des sœurs et des alliées luttant pour des objectifs communs. Au contraire, elles se rencontrent comme maîtresse et domestique, employeuse et employée, au-dessus d'un immense fossé de privilège et d'opportunité ».

« De plus en plus, une relation globale surgit qui reflète le rapport traditionnel entre les sexes, concluent les deux auteurs. *Le Premier Monde adopte le rôle dévolu à l'homme de la vieille école dans la famille – gâté, doté de tous les droits, incapable de cuisiner, de nettoyer ou de trouver ses chaussettes. Les pays pauvres se comportent comme la femme traditionnelle – patiente, nourricière et effacée. Une division des tâches que les féministes critiquaient lorsqu'elle était locale mais qui, maintenant, métaphoriquement, est devenue globale ».*

(1) FUMEY Gilles et MONOT Alexandra, « La mondialisation des sentiments », www.cafe-geo.net, 12 février 2006.

(2) RUSSELL HOCHSCHILD Arlie, « La mondialisation de l'amour maternel », *Sciences humaines*, Novembre-Décembre 2005.